

Erik Bordeleau

La mise à l'aventure de la psyché : Notes psycho-politiques sur l'espace dépressif

THE ADVENTURES OF THE PSYCHE: PSYCHO-POLITICAL NOTES ON THE DEPRESSIVE SPACE

Abstract: How can we account for the psychopolitical phenomenon of depression in the light of the planetary? In his *Sphere* trilogy, Peter Sloterdijk uses Dante's infernology as a navigational device to map out the imaginal geography of what he defines as "depressive space." This article prolongs this approach by articulating it to a series of anonymous therapeutic exchanges that have taken place by chat in an online support group. The literary aspect of these exchanges is brought to the fore in an attempt to creatively and performatively accompany these precarious expressions of suffering, following Starhawk's speculative and ethical guidance: "know the dark, and dream it into a new image."

Keywords: Psychopolitics; Capitalist Realism; Spherology; Subjectivities; Cultural Theory.

ERIK BORDELEAU

Stockholm School of Economics, Suède
INRS and SenseLab (Montreal), Canada
Erik.bordeleau@gmail.com

DOI: 10.24193/cechinoux.2020.38.15

*Qui dira, et dans quel langage,
la distance entre deux corps?*
Fernand Deligny

« J'ai envie de me suicider des ressentis »

1. **Q**u'est-ce qu'un espace dépressif? Et en quoi la définition de celui-ci concerne-t-elle les processus de politisation du malaise existentiel hors des sentiers battus de la psychologie, intégrant une conception planétaire des subjectivités? Dans *Globes*, le deuxième volume de sa trilogie des sphères, Peter Sloterdijk poursuit son grand récit des modes d'animation des espaces intérieurs et aborde la question de la dépression en la plaçant sous le signe de l'enfer et de la damnation. Sloterdijk s'inscrit dans le sillage de Dante de la *Divina commedia* et reprend le fil de ses considérations sur les circuits concentriques de son infernologie. Cette exploration phénoménologique dans l'espace infernal décrit le mouvement inverse à celui de l'animation des sphères psycho-affectives dans lesquelles nos existences se déploient. Elle s'articule

principalement autour d'une définition de la dépression comme crise de l'extension sphérique: « La substantialisation poétique de l'enfer est un grand acte dans l'histoire de la réflexion sur la *conditio humana* parce qu'elle a mené à la découverte de l'antisphère – ou de l'espace dépressif. »¹ Antisphère: Sloterdijk suggère par-là que dans la dépression, les forces aphrogènes, c'est-à-dire les forces génératrices de puissances anti-gravitationnelles qui nous animent et qui font monde, viennent à s'essouffler. Mais qu'est-ce à dire? Comment se rapporter à ce qui en nous s'élève et *n'est pas* dépression? De quoi est faite une vie qui parvient à se mettre à l'aventure et à accueillir plus ou moins sereinement sa part de futurité?

Toute la pensée de Peter Sloterdijk en appelle à une attention renouvelée aux possibles hébergés par ces systèmes affectés de co-fragilité que sont les sociétés vivantes, humaines et non-humaines. Car du point de vue spéculatif de l'animation des sphères, « le plus fragile est conçu comme le plus réel »²: de là découle que la production d'intimité soit envisagée comme un événement perceptuel dont il faut apprendre à saisir le mouvement – l'enchantement – propre. Ce mouvement d'animation, Sloterdijk le dit *ascendant*. Cette orientation détermine l'ensemble de sa philosophie. Elle le place en position quelque peu volatile – pour ne pas dire en porte-à-faux – vis-à-vis une certaine pensée critique, qui a souvent tendance à sous-estimer l'importance de cette dimension de propulsion affective ou à invariablement la plomber par négligence, c'est-à-dire en la prenant pour acquise. Elle permet aussi de prendre ses distances d'une certaine fonction *psy*, toute attachée qu'elle est à souder le symptôme à la personne alors

qu'il s'agirait plutôt de dégager de nouvelles lignes d'erre et de re-singularisation. La différence introduite par la théorie des sphères qu'il m'importe ici de relever réside dans le fait qu'elle nous rend plus attentifs aux « moments de mouvement ascensionnel, d'excédent et de libre dérive à l'intérieur des îles anthropogènes »³. De fait, en contraste polémique avec les adeptes du « réalisme de la pauvreté », Sloterdijk ira jusqu'à dire que « sans un concept explicite du mouvement ascensionnel, l'activité aphrogène originelle de l'être humain n'est pas exprimable »⁴.

« Mon sommeil n'est même pas réparateur mais dévastateur »

2. C'est à une exigence de cet ordre – tenir en vue les forces qui échappent à la retombée et mettent la vie à l'aventure – que j'aimerais soumettre cette méditation psycho-politique autour de l'espace dépressif. Elles font suite à une intervention qui a eu lieu le 1er avril 2016 dans le cadre du séminaire de recherche *Quotidienneté, souffrance et politisation: de la vie ordinaire à la théorie sociale*, organisé par Romain Huet, Alexandre Rouxel et Olivier Sarrouy à l'Université Rennes 2. Les conférenciers étaient invités à réagir à un corpus retraçant les conversations entre des bénévoles associatifs et des individus en situation de souffrance au cours du mois de septembre 2014. Ces échanges, il est important de le souligner, ont eu lieu par *chat*, sur une base entièrement anonyme. Ce sont quelques extraits tirés de ces échanges qui émaillent le présent texte.

Chat-Accueil: que voyez-vous comme bonne chose dans le fait de vous mutiler ?

Appelant: le plaisir, le sang, la douleur, les larmes, la chaleur et le froid, la solitude du moment, l'envol de tous le maux quels qu'ils soient, l'oubli de tout, rentrer en moi, ne penser à plus rien, vivre un instant particulier, une compréhension de moi-même, un vide bénéfique, imposant le repos et le calme, quelque chose de violent et doux à la fois, la rébellion contre mon image, expier mon mensonge, exister ailleurs une seconde, ne plus rien devoir à personne, choisir...

C'est un rare privilège que d'avoir pu plonger dans cette étrange littérature qui vibre d'une singulière disparité. Mais c'est aussi une redoutable épreuve que de se voir confronter à ce torrent de souffrance et de détresse. L'ensemble du document produit une forte impression de claustration et d'enfermement, malgré que ça et là brillent quelques lueurs d'espoir, voire d'humour et de légèreté. D'où qu'il vienne de m'y rapporter comme à un espace infernal, où le sens du possible se raréfie jusqu'à l'extinction, malgré les efforts soutenus des intervenants associatifs pour tendre l'oreille, rationaliser les situations et pointer vers les ressources d'aide. Nous reviendrons dans quelques instants sur la figure de l'enfer et de la damnation circonstanciée. Elle me permettra de lier d'un même fil le sentiment claustrophobique issu de la souffrance psychique et certaines formes de politisation du malaise existentiel qui font usage, à leur manière, du sentiment infernal de l'absence d'issue.

Mais d'abord, quelques remarques à la volée sur la rencontre de ces fragments de dialogue. Car il est tout de même étrange de survoler ces échanges de là où nous

avons été amenés à le faire, nécessairement hors du temps propre à leur déroulement, alors que nous savons combien le *chat* est une activité contextuelle et puissamment rythmée. Position de survol donc, qui cherche anxieusement sa focale ou sa bonne distance analytique, et peut-être, avec un peu de chance, sa bonne proximité existentielle et affective. Comment sommes-nous interpellés par ces fragments de vie infâmes, comme Foucault les aurait peut-être appelé? Peu à peu, au fil des pages, on se laisse prendre au jeu d'une aventure interprétative inédite, empreinte de compassion et de voyeurisme. On se surprend à se questionner sur les obsessions des uns et l'identité des autres (est-ce la même personne qui s'est manifestée quelques jours plus tôt?); ou à admirer le tact et la bienveillance de ces intervenants qui ne se disent être rien d'autre qu'un peu de « temps de disponibilité »; ou inversement, à râler contre un dispositif d'aide impersonnel et standardisé – dépolitisé – pour répondre à une souffrance diffuse, multiforme, presque insupportable par son caractère à la fois exceptionnel et tout à fait banal et systémique, etc.

Chat-Accueil: bonsoir. Nous sommes à votre écoute

Appelant: bonsoir

Appelant: ça ne va pas moi

Chat-Accueil: que vous arrive-t-il ?

Appelant: je vais mal

Appelant: je me sens mal

Appelant: et je serais tjrs mal

Chat-Accueil: cela fait-il longtemps ou bien est-ce soudain ?

Appelant: ça fait depuis bientôt 11 ans

Appelant: pas encore mais bientôt 11 ans

Chat-Accueil: il y a eu quelque chose qui vous a choqué ?

Appelant: ben un peu oui

Appelant: un peu beaucoup trop même

Chat-Accueil: nous comprenons que cela a dû être terrible. Mais de quel ordre ?

Appelant: Quand j'étais plus jeune, je me suis faite frapper, enfermer etc..... ca choque quand même si vous voyez ce que je veux dire

Appelant: Voilà

Chat-Accueil: bien sûr, nous comprenons votre détresse. Mais est-ce la famille ?

Appelant: famille quoi ?

Chat-Accueil: qui vous a frappée

Appelant: ben je suis une fille donc frappée mais c'est pas grave. Oui la famille

Appelant: mon pseudo père et ma pseudo mère

Chat-Accueil: ok vous êtes dans une famille. Et est-ce que cela dure depuis presque 11 ans ou bien c'était il y a 11 ans ?

Appelant: heu c'est encore plus compliqué

Et puis il y a la forme proprement littéraire de ces échanges par *chat*, leur temporalité propre, à la fois rapide et spontanée, mais aussi hachurée et incertaine. Certains voudraient y voir une forme d'écriture dégradée; mais à l'ère des réseaux sociaux, elle apparaît plutôt naturelle, voire toute désignée pour ouvrir un espace d'élaboration et de médiatisation anonyme de la souffrance, une manière d'instaurer progressivement un interstice virtuel au milieu d'un malheur par trop réel. Dans

le temps de la parole que le *chat* entrouvre, un grand travail s'opère, placé, comme tout espace de parole thérapeutique, sous le signe d'une vibrante précarité. Car dans le *chat*, certains éléments dramatiques qui animent tout dialogue se manifestent d'autant plus vivement que les corps ne sont pas en présence, que la voix ne permet pas d'occuper les vides. Que se joue-t-il dans les temps d'attente entre les réponses? Y a-t-il un temporisateur qui indique que l'autre est en train d'écrire, comme sur Skype ou Facebook? Souvent, dans le vif de l'échange soudainement interrompu, l'intervenant manifeste son inquiétude. « Êtes-vous toujours là ? » Dans le temps qui s'écoule sans réponse de l'appelant, on peut lire bien des signes : signe de désaccord ou de désintérêt, ou signe d'un aggravement momentané de la situation, ou d'un ébranlement bénéfique, d'un éclaircissement qui cherche à percer... *Un ange passe*. C'est qu'on se sent un peu comme un de ces anges protecteurs qui peuplent le ciel de Berlin dans le merveilleux film de Wim Wenders, *Les ailes du désir* (1987). Comme eux, nous pouvons lire les pensées et les soucis de chacun, et sentir ce qui peut-être, par un tout léger déplacement de la perspective, pourrait faire appel d'air. Il en irait ainsi d'une temporalité proprement angélique de la rencontre thérapeutique, laquelle serait mise en relief par la virtualité propre à la modalité du *chat*.

Nous avons été invités à réfléchir sur ce que cela peut signifier, « dire sa souffrance ». Mais ce qui retient davantage mon attention, à l'image des anges de Wim Wenders, c'est les modes par lesquels chacun et chacune œuvre à *veiller sur la souffrance*, la sienne et celle d'autrui, et à entretenir ainsi la possibilité d'une ouverture, d'une brèche, d'un interstice.

Appelant: et donc, j'ai pris du Xanax pour me calmer, mais c'est encore pire d'artificiallement ne rien sentir.

Chat-Accueil: En ce moment, vous avez le sentiment de ne rien ressentir?

Appelant: je crois que ce genre de médicaments empêche de ressentir quoi que ce soit.

Appelant: c'est pratique pour arrêter la crise, mais en soi, je suis consciente que les problèmes ne sont pas réglés et que c'est juste pour les remettre à plus tard.

Appelant: c'est un peu dommage de chatter avec vous alors que j'ai pris ce truc – car alors je ne parviens même pas à déceler le problème ni ce que je ressens.

3. Essayons d'entrer plus avant dans l'espace sensible entrouvert ici par l'appelant. Le dispositif du *chat* thérapeutique est à la fois angélique et infernal. Infernal, il l'est dans la mesure où par moments, on dirait que l'intervenant associatif n'est là que pour rappeler à l'appelant l'éventail des ressources mises à disposition par l'État: l'infirmière de l'école, le policier de quartier, la psychologue attitrée, etc. Loin de nous l'idée de le blâmer: assis derrière son écran-terminal d'une souffrance diffuse et anonyme, que peut-il bien faire au juste, sinon agir comme ultime rempart contre une potentielle dissolution suicidaire? Soins de première ou de dernière ligne, de premier ou de dernier recours, c'est selon. Nous voilà simplement en présence, pourrait-on dire, de ce que l'on appelle communément le *système de santé*. L'intervenante associative assure une fonction sociale nécessaire et définie; elle suit un protocole qui tend à baliser les échanges

– elle entretient une distance déontologique et pondérée. Suivant l'analyse faite par Josep Rafanell i Orra dans *En finir avec le capitalisme thérapeutique* (La découverte, 2011), on conçoit sans peine comment le dispositif du *chat* associatif participe ainsi d'une gestion illimitée des populations. L'appelant est traité avec un maximum d'égard, mais il n'en demeure pas moins l'objet d'une procédure uniformisée.

À cette conception systématique de la santé, Rafanell i Orra oppose une idée forte (et politique) du soin: si la santé concerne la population, le soin est affaire de pratiques singulières qui font communauté. Mais qu'est-ce qui pourrait même s'approcher d'un faire communauté dans le contexte si particulier du *chat*? Peut-on vraiment y voir autre chose que l'aboutissement de cette logique gestionnaire, un ultime rempart informatique contre le délitement des forces mêmes qui font communauté? Comme j'ai commencé à le souligner plus haut, et malgré le caractère indéniablement systémique du dispositif, je pense qu'il est important de souligner combien la qualité relationnelle des interventions reste déterminante. L'intervenant ne se limite pas à simplement opérer une fonction pré-codifiée; dans chacun des échanges, et cela se confirme à maintes reprises, il y a bel et bien parfois invention singulière, un temps partagé.

Chez cet étrange théologien politique qu'est Bruno Latour, l'enfer c'est le fantasme d'une information pure et sans traduction, le maintien unitaire du même sans hiatus, « le cauchemar d'un monde sans médiation transformatrice ». Dans *Enquête sur les modes d'existence* (2012), Latour nomme cette figure de la mauvaise immédiateté Double Clic, par référence

à l'informatique. Elle domine ceux que Latour appelle les Modernes, ceux qui voudraient se voir couler sans friction du passé vers le présent, et qui ainsi conjurent toute possibilité de rendre compte de leur propre mode d'animation.

À rebours de ce pseudo-matérialisme, Latour développe une vision à première vue paradoxale du monde, une vision proprement « réaliste » qui rend compte du fait que nous pouvons être saisis « par une forme de temporalité qui ne va plus du passé vers le présent, mais à l'envers, du présent vers l'ensemble du passé et de l'avenir. »⁵ Cette vision dite religieuse du monde repose sur une idée de la vie comme lieu de rencontres contingentes, imprévisibles, voire métamorphiques, une vie dans laquelle chaque être est mis à l'aventure et où prolifèrent les « organismes-qui-personnent » comme diraient Arakawa & Gins. Et nous en arrivons ainsi à une définition plus rigoureuse du mode d'existence des anges auquel j'ai renvoyé plus tôt. Les anges, écrit Latour, participent de ce qu'« il y a peut-être une façon spirituelle de parler en ce monde, qui diffère en effet radicalement du transport d'information double clic »⁶. De fait, pour Latour, « les anges ne transportent pas de message; ils modifient ceux à qui ils s'adressent. »⁷ Cette possibilité d'adresse proprement interstitielle est précaire et toujours à recommencer. Et ainsi résonne le cri anti-dépressif d'activation futuriale de Latour : « posez-moi une question qui ne cherche pas à mener quelque part, mais qui permette de forger à nouveau quelqu'un. »⁸

4. J'ai entamé ce texte en évoquant la figure d'un espace infernal-dépressif. Dans cet anti-espace, la subjectivité

tend à s'effondrer sur elle-même, comme écrasée par sa propre charge de réalité désenchantée. « Là où les particules de mouvement ascensionnel atteignent un certain degré de rareté, écrit Sloterdijk, on assiste à des dépressions manifestes. Elles montrent que la résistance à la pression du réel est brisée. »⁹ Cette re-description spéculative de l'espace dépressif est placée sous le signe de l'enfermement et de l'absence d'issue, d'un défaut de perspective qui finit par se retourner contre soi. Cercle vicieux du savoir dépressif – en allemand, on dit *Teufelskreis*, littéralement le cercle du diable – qui renvoie à « l'autoconservation prête à tout d'une vie isolée qui repose sur la méfiance ».¹⁰ Le dépressif est dès lors identifié à la figure du damné, celui qui est « coincé dans son propre 'autour' constitué de négations pénétrantes », incapable de « s'installer dans l'ouvert » et qui souffre d'une « paralysie de la capacité positive de transfert ».¹¹ Dans l'espace dépressif, le plus proche devient peu à peu inaccessible et nous échappe, alors que rien de ce qui nous concerne en propre ne semble valoir la peine qu'on en parle et devienne ainsi un thème d'intérêt public. Dans la dépression, en somme, on n'arrive plus à se traduire dans aucun contexte commun et partagé. Rien ne semble plus en mesure de nous (im)porter.

Chat-Accueil: vous souhaitez garder vos secrets pour vous-même c'est cela ?

Appelant: certains sont trop précieux pour que d'autres sont au courant

Chat-Accueil: oui mais vous vivez mal et vous avez besoin de vous alléger physiquement de cette souffrance intérieure

Appelant: oui exact

Appelant: mais ces secrets sont ce qui me donne ce petit quelque chose, cette petite frayeur quotidienne, qui font de moi cette personne à double facette...

5. Sur le seuil de cette zone cernée d'impossible, on entrevoit le point où la souffrance dite psychologique rencontre ses conditions d'articulation politiques : là où, plutôt que de produire des relations inter-dépressives relevant du circuit d'isolation infernale, la souffrance trouve sa voie vers des modes d'expression qui la transformeront en une série de « maux partageables, temporaires, énonçables. »¹² Mais ne précipitons rien. La souffrance psycho-sociale et l'affirmation politique se nouent de bien des manières, et il serait somme toute bien vain de croire qu'il n'en irait que d'un passage salvateur du négatif de la dépression privative au positif de son articulation collective et politique.

Parler en termes d'espace dépressif tout en renouant avec le vocabulaire apparemment anachronique de la damnation permet de concevoir la psyché humaine autrement que comme une affaire exclusivement « intérieure » et individuelle. À cet égard, la pratique ethno-psychiatrique développée par Tobie Nathan est absolument essentielle. Elle nous rappelle que

La psychothérapie qu'on appelle « scientifique » (...) contient toujours une seule prémisses; elle est claire, explicite : l'humain est seul! Il est seul dans l'univers, donc seul face à la Science, seul aussi face à l'État. C'est par cette unique formule que je pourrais résumer les professions de foi des

psychothérapies « savantes » que je connais. Tous les systèmes théoriques ayant vu le jour depuis la seconde moitié du 19ème siècle en découle.¹³

De manière similaire, Sloterdijk n'a jamais caché son hostilité philosophique à l'égard de l'idéologie de l'individu solitaire, qu'il qualifie de « névrosé de la liberté ». Simplement, il « refuse le concept erroné de la solitude ontologique sur laquelle s'est édifée la société des modernes. »¹⁴ Ainsi donc, parler d'espace infernal pour approcher le phénomène de la dépression et plus généralement de la souffrance psychique, c'est une manière de se soustraire à l'empire – et à l'emprise – de la sur-psychologisation de nos vies et d'ouvrir la voie à des modes de narration et de spéculation de soi renouvelés, loin des *guidelines* thérapeutiques en vigueur.

« Contrairement à ce que l'on croit, je pense que le calendrier (et ses jours fériés) est un véritable piège pour les personnes seules »

6. Faire communauté. Pour tout un pan de la pensée politique radicale, se dépendre de soi et de la forme-capture de l'individualisme libéral implique de concevoir des modes de contraction collective aux abords de l'espace infernal et dépressif, pour ainsi opérer une jonction effective – c'est-à-dire, offensive – entre souffrance psychique, désaffection privée et affirmation politique. La vie et l'œuvre du philosophe barcelonais Santiago López Petit en témoignent de manière exemplaire. Avec le collectif *Espai en blanc* de Barcelone, Lopez Petit a élaboré une grammaire de la politisation qui cherche à convertir le malaise existentiel en expression du



vouloir-vivre. Ces dernières années, cet effort s'est exprimé, entre autres, dans une série d'images intitulée « Pressentiment » qui active une politique des affects ancrés dans la vie mutilée sous régime capitaliste. « Le pressentiment », écrit Espai en blanc,

est l'arme avec laquelle nous voulons intervenir dans le combat actuel de la pensée. Dans ce combat se décide par qui et comment se construit la réalité. Aujourd'hui, la réalité se décompose et se fait imprévisible, mais en même temps elle se recompose sur et contre nous. Personne ne sait ce qui arrivera. Les discours politiques sont interchangeableables. Seuls les pressentiments ont la force de nous permettre de prendre position. Nous cherchons des pressentiments courageux, insoupçonnés, véridiques... et libérateurs.¹⁵

Espai en blanc réagit à ce que l'on pourrait décrire de manière générale comme l'effet dépressif du régime néolibéral et ses politiques dévastatrices d'austérité. Ce diagnostic est partagé d'emblée par une série de penseurs et de collectifs pour qui la

souffrance psychique individuelle doit être essentiellement comprise comme symptôme d'une dysfonction politique. Les exemples de ce type de politisation ne manquent pas. Pour Franco «Bifo» Berardi par exemple, le sémiocapitalisme, c'est-à-dire le système économique qui s'empare des signes, des affects, des attitudes et des idées pour en faire des éléments directement productifs, se définit par une « cellularisation » ou « recombinaison » du travail qui isole les individus et provoquent chez eux des troubles psychiques liés à un état général d'épuisement nerveux (dépression, état panique, etc.)¹⁶ Bernard Aspe renchérit sur la précarisation existentielle généralisée décrite par Bifo et montre comment elle est directement liée au travail immatériel de valorisation:

La source de valorisation dans le capitalisme cognitif, c'est le travail que les individualités doivent opérer sur elles-mêmes, aux prises avec leur inconsistance structurelle, pour pouvoir agencer leurs souffrances et déprimés avec leurs capacités créatives, et parvenir ainsi à « rester dans la course ». Autrement dit, ce qui est exploité dans le capitalisme cognitif, c'est le travail sur soi en tant qu'il permet aux assemblages hétéroclites dont chacun est fait de se rendre disponible aux injonctions de l'économie¹⁷.

Le regretté Mark Fischer, auteur du célèbre *Capitalist Realism*, résume ainsi cette conspiration dépressionniste généralisée :

Nous devons comprendre la soumission fataliste de la population à l'austérité comme la conséquence d'une

dépression cultivée délibérément. Cette dépression se manifeste dans l'acceptation que les choses iront de pire en pire (sauf pour une petite élite), que nous avons de la chance de simplement avoir un emploi, que nous ne pouvons plus nous permettre la provision collective de l'État-providence. La dépression collective est le résultat du projet de re-subordination mis en œuvre par la classe dominante.¹⁸

En régime néolibéral, nos vies se présentent donc comme des trajectoires de valorisation sur-individualisées. Nous sommes constamment amenés à nous concevoir tout un chacun comme des entrepreneurs de soi, c'est-à-dire des petits gestionnaires de notre capital social, biologique, culturel, en compétition les uns avec les autres. Le néolibéralisme nous enferme dans un rapport au monde certes intense, mais à terme appauvri et destructeur. C'est un constat finalement assez banal, que chacun éprouve de multiples façons, et pourtant il n'est pas toujours facile de nommer et de faire fond de cette évidence sensible. Le commun est en deuil, le commun est en reste : il apparaît comme quelque chose de résiduel, de marginal et de menacé. Encore faut-il s'en persuader, et nous montrer collectivement à la hauteur de ce qu'il fait l'objet d'une offensive concertée, d'une guerre ouvertement déclarée.

7. Dans cette perspective, la question de la politisation du malaise existentiel devient donc : comment se donner un corps capable de faire place à la colère et à la rage sans qu'il ne devienne un enfer sans issue et le principe même de notre enfermement? Comment se faire



un corps politique tout en évitant de se condamner aux dynamiques mutilantes d'une communauté terrible, terrible parce que cherchant par tous les moyens à rendre ses mises en jeu subjectives aussi intenses qu'irréversibles? Car ce n'est, semble-t-il, qu'en aménageant un espace pour une forme d'énergie dite « négative », ce n'est qu'en libérant une puissance d'agression qu'il sera possible d'ouvrir une brèche là où, à première vue, il n'y en a pas. D'où que plus d'un collectif politique prône l'affirmation du « no future » comme levier et source d'action. *L'Insurrection qui vient* représente une version inspirée et conséquente de ce mode de contraction politique:

Sous quelque angle qu'on le prenne, *le présent est sans issue*. Ce n'est pas la moindre de ses vertus. À ceux qui voudraient absolument espérer, il dérobe tout appui. Ceux qui prétendent détenir des solutions sont démentis dans l'heure. C'est une chose entendue que tout ne peut aller que de mal en pis. « Le futur n'a plus d'avenir » est la

sagesse d'une époque qui en est arrivée, sous ses airs d'extrême normalité, au niveau de conscience des premiers punks.¹⁹

Nul doute ici qu'il en va de l'affirmation d'un mode d'existence qui aspire sincèrement à la création de nouveaux possibles, cependant qu'il se définit par un passage obligé sur le seuil infernal d'un *wu jian dao*, expression chinoise qui désigne le huitième enfer bouddhiste et qui signifie littéralement « la voie sans issue » ou « sans interstice ». Ce passage sur la ligne infernale est le lieu de résonances, de connivences, d'amitié et de vibrantes effectuations; il pose de la manière la plus vive le problème de l'implication paradoxale du possible dans une situation en apparence désespérée. Ce passage obligé par un *no man's land* vise à une intensification de la présence aux luttes de notre temps. Il est le garant d'une consistance proprement politique, une manière de conjurer l'impuissance paralysante et de se constituer en zone d'opacité offensive, selon l'expression consacrée. Cette pratique de délimitation active de la présence qui mobilise les non-lieux du capitalisme global afin d'accentuer un sentiment de claustrophobie. Elle *invoque* le sentiment d'impasse et l'horreur de notre condition afin d'alimenter l'égrégore émeutier.²⁰ Elle vise à nous rendre à la fois plus graves et inflammables – et ce, au risque d'une consommation sans reste. *In girum imus nocte et consumimur igni* : car ce ne sont pas des lucioles qui illuminaient la nuit de l'Internationale situationniste, mais, entre extase, délinquance et perte, une faune conspirationniste et bigarrée, « bien sincèrement prête à mettre le feu au monde pour qu'il ait plus d'éclat », lancée dans un présent sans retour que le

palindrome latin que l'on désigne justement comme le « verset du diable » décrit tragiquement: « nous tournons en rond dans la nuit et sommes dévorés par le feu ».

Appelant: je m'appelle houssam et toi ?

Chat-Accueil: La chat accueil est anonyme, en connaissez-vous le principe ?

Appelant: juste un prénom

Appelant: ne vous donne aucun sens

Chat-Accueil: ce n'est pas le but. Qu'est-ce qui vous amène sur le chat accueil ce soir ?

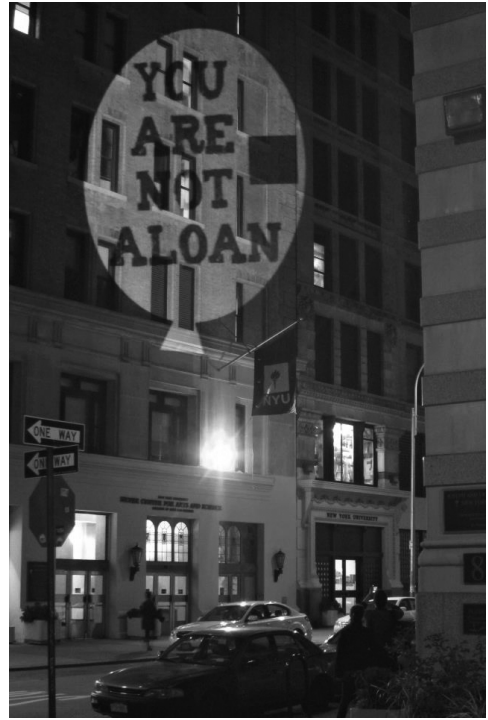
Appelant: je veux juste parler à quelqu'un pour améliorer ma façon de parler en français

8. Tout indique qu'en dernière analyse, c'est dans un contexte théologique élargi qu'il conviendrait d'interpréter l'*intimité incandescente* produite par ces collectifs politiques révolutionnaires, la teneur subjective de ce que Sartre a jadis appelé les « groupes en fusion ».²¹ Marx a décrit le processus révolutionnaire comme une manière de tourner la flamme dévorante de la ferveur religieuse vers l'extérieur afin de consumer ce qui, de ce monde, mérite d'être voué à la destruction. À cette caractérisation de la puissance révolutionnaire comme « étincelle de spiritualité que le monde bourgeois ne parvient pas à éteindre », s'oppose l'analyse de Kierkegaard, pour qui « la force du communisme est visiblement l'ingrédient de religiosité et même de religiosité chrétienne », cependant qu'elle se présente de manière inversée, c'est-à-dire contenue de manière « démoniaque ».²² C'est qu'au final, Kierkegaard voit dans l'aventure révolutionnaire une fuite devant l'épreuve

de la solitude et de l'intériorité, un mouvement de révolte qui méconnaît la nature religieuse de son être-contre et trahit ainsi son désespoir latent.

Il y a différentes façons de veiller sur les mouvements ascensionnels et sur les autres puissances qui animent nos vies. Je ne pense pas qu'on puisse établir une solution de continuité entre la thématization spéculative de l'enfer et du mode d'existence des anges telle qu'elle se présente chez des penseurs comme Sloterdijk ou Latour d'une part, et les modes de contraction anarcho-mystique ou communiste d'autre part. Ou pour le dire autrement: le mode de contraction politico-existential qui s'adosse à l'absence d'issue pour intensifier et dramatiser sa présence au monde participe d'une conception du monde qui n'intègre vraisemblablement pas l'idée d'une série de hiatus dans la persistance même des choses. En dernière analyse, sans une caractérisation positive de ces petites discontinuités par lesquelles les « existants peuvent courir le risque d'exister » pour reprendre le motif philosophique central (et whiteheadien) de *L'enquête sur les modes d'existence* de Bruno Latour, je vois mal comment nous pouvons « recréer l'obscur en une nouvelle image » comme dirait la sorcière néo-païenne Starhawk. Du point de vue spéculatif, l'enjeu consisterait à penser le problème de l'effectuation sensible sur fond pluraliste plutôt qu'unitaire et mystique.

Mettre l'accent sur les puissances qui s'élaborent et se jouent *entre* les êtres, là où s'esquissent de nouveaux possibles, me semble une manière efficace de tenir en échec une certaine prétention du pôle « politique » à revendiquer le monopole de l'accès au réel et au vrai. Ce pseudo-réalisme mutilant est profondément ancré dans nos habitudes de pensée et de



discussion. Il agit comme un fantôme unitaire et protecteur dans de nombreux milieux artistiques, militants et académiques en mal de consistance. Il fait l'effet d'une « *misplaced concreteness* », d'une concrétude mal placée pour reprendre l'expression d'Alfred N. Whitehead, où la référence au politique agit trop souvent comme une sorte de sceau de validation, un signifiant vide qui produit de la réalité certifiée conforme. Il est difficile de se soustraire à ce conformisme du tout politique, qui surjoue ses effets de gravité, ou plutôt d'aggravation. Cela ne signifie évidemment pas de cautionner je ne sais quel jovialisme. Le poids du réel politique demeure et doit être pris en charge. Mais j'aime l'idée guattarienne selon laquelle l'artiste est une sorte d'écologiste du virtuel qui se consacre à la promotion et

à la prolifération d'espèces incorporelles. Apprendre à cultiver ensemble des arts de vivre idiorhythmiques, dirait Barthes. Cela suppose de savoir reconnaître et prendre soin de nos mouvements ascensionnels, d'entretenir collectivement et de veiller sur nos compositions fugitives et interstitielles.

Appelant: bonsoir

Chat-Accueil: Je suis à votre écoute

Appelant: je sais pas comment dire

Chat-Accueil: Quel est votre souci ?

Appelant: je me sens mal, j'ai envie de partir

Chat-Accueil: Vous avez des idées noires?

Appelant: oui

Chat-Accueil: Que voulez-vous fuir ?

Appelant: la douleur, la souffrance

Chat-Accueil: Qu'est-ce qui vous fait mal?

Appelant: c'est difficile à dire

Chat-Accueil: Vous vous sentez déprimé ?

Appelant: c'est quoi déprimé ?

Chat-Accueil: *Vous n'avez pas entendu parler de dépression ?*

Appelant: *non, c'est quoi ?*

BIBLIOGRAPHIE

Bernard Aspe, *Horizon inverse*, Caen, Nous, 2013.

Bernard Aspe, *Les mots et les actes*, Caen, Nous, 2011.

Franco «Bifo» Berardi, *After the Future*, Oakland, AK Press, 2011.

Comité invisible, *L'insurrection qui vient*, Paris, La fabrique, 2007.

Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existence*, Paris, La découverte, 2012.

Bruno Latour, *Jubiler – ou les tourments de la parole religieuse*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2002.

Peter Sloterdijk, *Globes. Sphères II*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2010.

Peter Sloterdijk, *Écumes. Sphères III*, Paris, Maren Sell éditeurs, 2005.

Tobie Nathan et Isabelle Stengers, *Médecins et sorciers*, Paris, La découverte, 2004.

Josep Rafanell i Orra, *En finir avec le capitalisme thérapeutique : soin, politique et communauté*, Paris, La découverte, 2011.

NOTES

1. P. Sloterdijk, *Globes. Sphères II*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2010, p. 540.

2. *Ibid.*, p. 32.

3. P. Sloterdijk, *Écumes. Sphères III*, Paris, Maren Sell éditeurs, 2005, p. 654.

4. *Ibid.*, p. 658.

5. Bruno Latour, *Jubiler – ou les tourments de la parole religieuse*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2002, p. 185.

6. *Ibid.*, p. 37.

7. *Ibid.*, p. 39.

8. *Ibid.*, p. 49.

9. Peter Sloterdijk, *Écumes*, p. 658.

10. Peter Sloterdijk, *Globes*, p. 553.

11. *Ibid.*, p. 545.

12. *Ibid.*, p. 581.

13. Tobie Nathan et Isabelle Stengers, *Médecins et sorciers*, Paris, La découverte, 2004, p.11. Dans un même sens, Josep Rafanell i Orra témoigne de son séjour auprès de Tobie Nathan en ces termes : « De

Tobie Nathan j'appris des choses essentielles sur la thérapeutique. A contre-courant de la téléologie de la clinique occidentale entraînant la destruction obstinée des thérapeutiques dites traditionnelles, à l'encontre de l'exaltation de l'autonomie du sujet, il nous proposait de s'interroger sur les liens indissociables entre le soin et la fabrication des communautés. » Josep Rafanell i Orra, *En finir avec le capitalisme thérapeutique : soin, politique et communauté*, Paris, La découverte, 2011, p. 23-24.

14. <http://www.cles.com/debats-entretiens/article/le-xxieme-siecle-sera-acrobatique/page/0/2>

15. <http://elpressentiment.net/category/presentimientos>

16. Franco «Bifo» Berardi, *After the Future*, Oakland, AK Press, 2011, p. 129-130. Bifo va jusqu'à dire que «politique et thérapie seront une seule et même chose dans les années à venir. [...] Notre tâche sera celle de créer des zones sociales de résistance humaine qui agissent comme zones de contagion thérapeutique.» En ce sens, écrit-il, « le communisme est de retour, mais nous devrions l'appeler thérapie de la singularisation », p. 153-154 (Je traduis)

17. Bernard Aspe, *Les mots et les actes*, Caen, Nous, 2011, p. 48.

18. Mark Fisher, « Good for Nothing », <https://theoccupiedtimes.org/?p=12841> (traduction libre)

19. Comité invisible, *L'insurrection qui vient*, Paris, La fabrique, 2007, p. 7 (je souligne).

20. À la fin de *Paris est une bête*, un court-métrage relayé par l'hebdomadaire lundi.am qui documente le soulèvement populaire du printemps 2016 à Paris, on lit cet extrait du manifeste *Contre-Attaque* : « Ce que nous avons devant les yeux c'est l'horreur de l'impuissance humaine.

Nous en appelons, nous, directement à cette horreur. Nous nous adressons, nous, directement aux impulsions directes, violentes, qui dans l'esprit de ceux qui nous écoutent peuvent contribuer au sursaut de puissance qui libérera les hommes des absurdes maquignons qui les conduisent. » <https://lundi.am/Paris-est-une-bete>

21. « La lutte exige que surgissent de nouveaux agents, dotés de pouvoirs inédits. Dans la logique sartrienne, il ne peut s'agir que d'individus, acquérant un statut différent: ces acteurs, capables d'arracher les hommes à leur enfer pratico-inerte, et de contenir, sinon d'exorciser, le mal, Sartre les nomme, dans leur état initial, des groupes en fusion. » Bertrand St-Sernin, « Pouvoir et figures du mal chez Sartre », 1983, disponible à l'adresse suivante :

<http://1libertaire.free.fr/SartrePouvoirMorale.html>

22. Bernard Aspe, *Horizon inverse*, Caen, Nous, 2013, p. 26, 25.